

Travail d'anthropologie philosophique

Ouvrages lus :

- Robert Antelme, *L'espèce humaine*, Paris, Gallimard, 1978
- J.M.G. Le Clezio, *La fièvre*, Paris, Gallimard, 1965
- P. Declerck, *Les naufragés. Avec les clochards de Paris*, Paris, Plon, 2001

Thèmes abordés :

- L'absence, une sorte de folie
- L'humiliation, la cruauté (ou l'homme comme être inhumain)
- La fragilité des valeurs humaines
- Le rapport entre corps et volonté
- La « liberté » du « non » à la vie

Introduction

Commençons par présenter brièvement les thèmes choisis. Tout d'abord, nous aborderons l'absence. Nous utilisons ce terme par opposition à la présence. L'homme a la capacité de s'extraire du lieu et du temps dans lequel il est. Cette fuite du réel comporte un risque. Nous verrons que l'enfermement dans un « ailleurs » est caractéristique d'une pathologie que les auteurs n'hésitent pas à caractériser de folie.

Nous verrons ensuite en quoi ce comportement peut être causé par l'humiliation et le mépris ; par la cruauté dont l'homme est capable. Si l'homme est celui qui est capable de distinguer l'humain de l'inhumain, il est aussi le seul dont le comportement peut être qualifié en ces termes.

Ces considérations nous mèneront à caractériser la « fragilité des valeurs humaines ». Malheureusement, ce genre de comportements méprisants et violents ne sont pas causés que par la haine, l'obéissance par peur ou la colère. Bien souvent, les valeurs sont éclipsées par d'autres causes telles que la faim, la fièvre, l'estime de soi, ou encore par une simple absence de réflexivité.

Nous ferons ensuite un rapport entre l'humiliation et les mécanismes de résistance volontaire qui peuvent se créer par rapport à cette dernière. Nous montrerons que le corps est à la fois une limite, qui reçoit les coups et souffre, une entrave à la volonté ; mais aussi comment il peut la transcender, la dépasser, et vice versa. Nous expliquerons en quoi le corps et la volonté sont en fait intimement liées et en quoi ils empiètent sans cesse l'une sur l'autre.

Enfin, nous clôturerons en nous demandant si cette volonté peut aller jusqu'à choisir la mort. A plusieurs moments dans les œuvres lues, les auteurs semblent parler d'un choix, d'une liberté de décider de mourir. Néanmoins, très vite, ils nuancent leurs points de vue. En réalité, la mort est niée, la vie sans cesse affirmée. C'est lors d'un repli, d'un abandon, que l'on envisage de fuir la vie, qui peut-être nous a déjà été retirée...

Notons qu'un choix difficile par rapport aux citations qui figurent dans ce travail a du être opéré, c'est pourquoi les extraits qui auraient pu être choisis pour expliciter les différents points de vue des auteurs ont été placés en annexe et y sont commentés.

1. L'absence, une sorte de folie

Commençons par examiner quelques citations de l'ouvrage scientifique de P. Declerck.

« La pauvreté rend bête. A cause du rêve, surtout. Et de l'espoir. Impératif, l'espoir. Il faut rêver, absolument. De n'importe quoi. D'autre chose et d'autre part. Rêver à n'importe quel prix. Rêver, c'est voyager déjà... C'est partir un peu »¹

« Les clochards sont toujours à côté de toutes les obligations, de tous les systèmes. Leur perpétuelle inadéquation [...] »²

Nous pouvons d'ores et déjà mettre en relation ces deux extraits. En effet, l'auteur pointe chez les clochards une sorte d'inadéquation, d'« ailleurs ». Le clochard est absent du monde réel, d'où le lien que l'on peut faire avec le rêve. A priori, il semblerait que Patrick Declerck ait une vision négative du rêve, mais nous verrons que c'est l'enfermement dans ce dernier qui est incriminé. Rêver, c'est partir un peu ; peut-être est-ce aussi mourir un peu. Nous avons la confirmation de cette interprétation plus loin :

« 'Je sortis donc de mon brouillard intérieur où je me sentais si bien'. Voilà qui résume parfaitement une des clés du mécanisme de clochardisation et de son immense séduction. C'est le brouillard intérieur, maintenu à grand renfort de psychotropes, qui permet de tenir à distance les exigences de la réalité du monde [...] Sa conscience est brouillée. Son trouble inexistant. Son temps est suspendu »³

« Le clochard, comme le criminel, le toxicomane et la prostituée, est une des grandes figures de la transgression sociale. Il est la figure emblématique de l'envers ricanant de la normalité et de l'ordre social »⁴

« Il ne s'agit plus de tenter d'impossibles guérisons, ou de planifier de chimériques réinsertions, mais de reconnaître et d'accepter le caractère chronique et irréversible du mode de fonctionnement des sujets gravement désocialisés, qui évoluent dans un 'ailleurs'. 'Ailleurs' social et économique, mais aussi 'ailleurs' symbolique et psychique, équivalent à la psychose »⁵

L'auteur creuse donc ici l'idée de « bêtise », d'absence de pensée. Le clochard vit dans un 'ailleurs' à tous les niveaux ; il n'est pas dans la société, car il en est l'envers. La société, de par sa définition, le rejette. Il est aussi absent mentalement, s'enfuit, s'abandonne : dans le rêve, dans la drogue... Dans de nombreux moments de l'ouvrage, l'importance de l'alcool dans le mode de vie des clochards est citée. Enfin, explicitement, l'auteur parle de cette absence comme d'une pathologie, qu'il n'hésite pas à mettre en parallèle avec une psychose. Le clochard est absent de la société, du monde, des relations, mais aussi de lui-même, ainsi l'illustre l'extrait suivant :

« La grande désocialisation est, avant tout, une pathologie du lien. Du lien à soi-même, comme du lien aux autres et au monde »⁶

¹ P. Declerck, *Les naufragés. Avec les clochards de Paris*, Paris, Plon, 2001, p. 141

² Ibidem, p. 225

³ Ibidem, p. 225

⁴ Ibidem, p. 347

⁵ Ibidem, p. 361

⁶ Ibidem, p. 365

Dans l'ouvrage de fiction de J.M.G. Le Clezio, nous trouvons des considérations similaires à propos du côté pathologique de l'absence. Dans le chapitre appelé *Le jour où Beaumont fit connaissance avec sa douleur*, en page 75, il mentionne la prise d'alcool et de médicaments. En page 78, on décèle un sentiment d'incompréhension « vous comprenez » est répété sans cesse, compulsivement, par le personnage Beaumont. Le chapitre évoque la solitude et la douleur ; on peut noter qu'il y a, ici encore, une corrélation entre la force du lien social et l'absence :

« La solitude, ça devait être ça, la solitude. J'étais tout seul dans cet immense appartement, c'était impossible à supporter [...] Alors j'ai pris une bouteille d'alcool et j'ai commencé à boire »⁷

« Je suis seul, et j'ai mal, et j'ai peur, vous comprenez, je suis complètement seul, je me sens complètement seul, et j'ai peur. »⁸

Dès maintenant, on peut dire que l'absence, ou la folie, peut être due à une pathologie du lien, mais que l'on peut prendre le problème à l'envers aussi : la démence, passagère ou non, détruit le lien. Il est parfois difficile de savoir quel phénomène a précédé l'autre : est-ce le manque de lien qui a rendu fou ou la folie qui a cassé le lien ?

Pour revenir au phénomène d'absence, il est intéressant de constater à quoi en arrive Beaumont, plus loin :

« Et il se replia à l'intérieur de sa gencive [...] Quand il fut installé dans sa dent, au centre d'une aire pulpeuse pleine de sommeil et de peine, Beaumont se sentit extrait de son malheur ; il était lointain et fluctuant, prisonnier d'une petite cage d'ivoire, et avide d'être souffrant dans la souffrance »⁹

L'homme se pense comme se repliant dans sa dent. Ici encore, la métaphore souligne une absence spatio-temporelle, psychique, et même physique. Un même phénomène de repli se trouve dans le chapitre *Martin* (pp. 132-173) :

« Or, impossible de vivre à l'intérieur, non, impossible sans souffrir de cette instabilité, de cet amas de mensonge »¹⁰

« C'était cela, son désir secret, depuis tant d'années ; c'était vivre dans son propre corps, ne vivre que de soi, que dans soi, se faire caverne et y habiter »¹¹

Ici encore, on assiste à une sorte de fuite, d'abandon et de fermeture, couplée avec un sentiment d'inadéquation.

Robert Antelme, dans son essai philosophique, pointe lui aussi très bien le côté risqué et pathologique de l'enfermement dans un ailleurs, dans une fuite du monde, notamment dans le rêve :

« Je savais que Francis, maigre et laid comme moi, pouvait s'halluciner et m'halluciner avec quelques mots. Il fallait garder ça. Pouvoir être son propre sorcier plus tard encore, quand on ne pourrait plus rien

⁷ J.M.G. Le Clezio, *La fièvre*, Paris, Gallimard, 1965, p. 79

⁸ Ibidem, p. 81

⁹ Ibidem, p. 84

¹⁰ Ibidem, p. 141

¹¹ Ibidem, p. 154

attendre du corps ni de la volonté, quand on serait sûr qu'on ne reverrait jamais la mer. Mais tant que l'avenir était possible, il fallait se taire »¹²

« On aurait pris le risque – comme on l'avait fait bien des fois – à poser un pied dans le passé [...] Ayant cédé à ce vice de croire que tout est possible, chacun aurait pu se risquer à sombrer, à cause d'un mot quelconque du passé, qui aurait grossi, grossi, et serait devenu lourd comme une pierre au cou »¹³

Ce qui est mis en évidence ici, c'est bien le risque de rester enfermé, prisonnier dans un ailleurs qui n'est pas le réel, l'ici et le maintenant. Plus loin, nous avons la confirmation que ce n'est pas le rêve ou les souvenirs en tant que tels qu'il faut éviter, mais le risque qu'ils comportent d'enfermer, de rendre absent :

« Ainsi, des poèmes entiers avaient pu être reconstitués par l'addition de souvenirs qui était aussi une addition de forces »¹⁴

Enfin, notons la phrase suivante me semble bien résumer le point de vue des trois auteurs concernant la question de l'absence :

« Je voudrais que l'on sache que, ce matin, je suis dedans, que je l'ai remarqué, que ma présence dans ce matin laisse des traces indiscutables et transmissibles »¹⁵

A l'absence s'opposent la présence et la conscience de soi dans un monde avec autrui. La présence ouvre un monde, tandis que l'absence le ferme, est une fuite qui casse le lien. Il n'y a plus place pour l'existence, pour le projet ; juste un « repli ponctuel », une sorte d'enfermement dans un point. Ce mouvement de repli n'a rien de réflexif, ne consiste pas à s'interroger sur sa présence individuelle dans le monde, mais au contraire à la nier, à s'enfermer dans un autre monde. C'est en cela qu'il est pathologique.

2. L'humiliation, la cruauté (ou l'homme comme être inhumain)

L'humiliation peut être une des causes de l'absence. En effet, pourquoi vouloir tisser des liens avec une humanité cruelle (remarquons l'ironie de cette juxtaposition de termes qui peuvent paraître antinomiques) ?

L'humiliation est caractérisée par le mépris, l'écrasement, et donc par un certain mouvement de dissociation. Le mépris instaure une relation hiérarchique entre un individu ou un groupe et d'autres qui n'y appartiennent pas. On comprend donc aisément en quoi cette attitude peut créer le sentiment d'inadéquation.

L'extrait qui me semble d'ailleurs faire le meilleur lien entre les deux thèmes est celui-ci :

« Les **humiliations** de la pauvreté, l'étroitesse de la vie, l'étouffement, vendre mes chers livres à des prix ridicules, tout cela me rendait méchant. Furieux. Et un peu **fou**... »¹⁶

¹² Robert Antelme, *L'espèce humaine*, Paris, Gallimard, 1978, p. 169

¹³ Ibidem, p. 199

¹⁴ Ibidem, pp. 202-203

¹⁵ Ibidem, p. 233

¹⁶ P. Declerck, *Les naufragés. Avec les clochards de Paris*, Paris, Plon, 2001, p. 152

Le comportement humiliant crée une lutte, un combat difficile (et donc la possibilité de l'abandon de ce combat, de sa fuite, par facilité, peut-être) :

« Quelle que soit la technique adoptée, il faut affronter les insultes et les moues méprisantes. Devant les regards qui se détournent, il faut, pour continuer d'exister, lutter contre le sentiment insidieux d'être devenu invisible, comme le sont les fantômes »¹⁷

De surcroît, comme nous l'avons déjà évoqué, cette lutte instaure une hiérarchie. L'humiliation permet le mépris, et, dans l'œuvre de Robert Antelme, autorise et justifie les coups :

« Il fallait nous dégrader. Après cela, le mépris et les coups pouvaient régner »¹⁸

Notons que dans ce même bouquin est souligné combien l'humiliation est une forme de violence extrême. En effet, on pourrait croire que les détenus, haineux envers leurs tortionnaires, voudraient surtout les frapper ou les tuer en retour. En réalité, ils estiment que la souffrance infligée par l'humiliation est bien pire, et imaginent parfois la faire subir à leurs ennemis :

« Ce qu'on voudrait, c'est commencer par lui mettre la tête en bas et les pieds en l'air. Et se marrer, se marrer »¹⁹

« Faire chialer Fritz... le miracle, l'éclatement de plaisir »²⁰

Dans le roman de Le Clezio, à la fin du chapitre *Martin* (dès la page 167), nous avons affaire à l'humiliation de ce dernier par des enfants de son âge. Il n'y a pas de raison apparente à ce comportement. On remarquera la similitude avec celui qu'avait d'ailleurs Martin peu avant, se réjouissant du pouvoir qu'il exerçait sur un insecte :

« Martin garda la main à hauteur de ses lunettes un long moment, regardant intensément l'insecte. Des pensées étonnantes naissaient dans son cerveau, à présent »²¹

Il semblerait que l'on puisse humilier, être cruel, par jeu. Il semblerait que l'homme, celui qui définit ce qui est humain, puisse ne pas l'être parce qu'il est peut-être fasciné par le pouvoir que l'humiliation lui procure. Peut-être n'est-il aussi inhumain que pour s'amuser...

3. la fragilité des valeurs humaines

Ainsi, contrairement à ce que nous pourrions croire, des comportements inhumains peuvent être occasionnés par autre chose que de la haine ou de la colère. L'histoire de *Martin* en témoigne parfaitement. Dans le même ouvrage, une autre cause tout aussi inattendue paraît provoquer la violence : c'est la fièvre.

¹⁷ P. Declerck, *Les naufragés. Avec les clochards de Paris*, Paris, Plon, 2001, p. 27

¹⁸ Robert Antelme, *L'espèce humaine*, Paris, Gallimard, 1978, p. 134

¹⁹ Robert Antelme, *L'espèce humaine*, Paris, Gallimard, 1978, p. 84

²⁰ Robert Antelme, *L'espèce humaine*, Paris, Gallimard, 1978, p. 129

²¹ J.M.G. Le Clezio, *La fièvre*, Paris, Gallimard, 1965, p. 157

« Roch bondit en avant. Ses mains saisirent l'homme à la gorge et se crispèrent furieusement ; puis elles se mirent à frapper avec rage, au hasard, sur la face, sur le cou, dans le ventre »²²

Nous pouvons directement mettre ces considérations en relation avec des citations extraites de l'essai de R. Antelme :

« Elle priait pour lui comme s'il avait une affreuse maladie, elle ne savait pas que c'était pour un inconnu »²³

La phrase ci-dessus évoque en fait une femme qui pleure son mari, alors que ce dernier, affamé, ne pense même plus à elle. Il en a presque oublié l'existence, tant sa faim le rend égocentrique. Les deux propositions suivantes illustrent ce même fait.

« L'oppression et la misère était telle que la solidarité entre tous les politiques [catégorie de détenus] se trouvait elle-même compromise »²⁴

« Ils avaient l'estomac vide, et, à défaut d'autre chose, la haine occupait ce vide. Il n'y avait que la haine et l'injure qui pouvaient distraire la faim »²⁵

Par la suite, on a un lien beaucoup plus apparent avec ce qui a été dit lors de nos précédents commentaires quant à l'histoire de *Martin* ; les coups et humiliations permettent simplement de renforcer celui qui les fait subir dans une image de lui caractérisée par la force et le pouvoir, par la distinction entre lui et les faibles :

« [Après avoir cogné], sa figure était semblable à celle [...] de l'homme qui s'est distingué »²⁶

« Fritz [qui vient de frapper] n'avait pas été dérouté, ni indigné d'ailleurs. Il avait réagi à sa manière, sans colère, comme il fallait »²⁷

« On ne peut pas savoir si ses deux coups de pied lui coûtèrent, mais ce qui est sûr, c'est qu'il y prit goût [...] Il se sentait sans doute lui aussi un héros [...] ; un héros d'avoir franchi la barrière de son corps, de s'être exhibé, d'avoir exercé personnellement sa puissance [...] A coté de la haine [...] que l'on s'était mis à éprouver contre lui, il nous semblait que celle que nous avions des SS était devenue momentanément abstraite. Parce qu'il était, lui, apparemment le contraire d'un SS. Parce qu'il n'était pas apparemment de cette espèce qui devait exclure la nôtre, il n'était pas SS [...] Nous lui avions servi à se dépuceler de cette espèce de forme inoffensive à lunettes d'or [...] La révélation de la fureur des SS qui se déployait en toute tranquillité ne soulevait peut-être pas autant de haine que le mensonge de cette bourgeoisie nazie qui entretenait cette fureur, la calfeutrait, la nourrissait de son sang, de ses 'valeurs' »²⁸

Dans l'ouvrage de P. Declerck, l'idée que la faim engendre l'oubli des valeurs humaines est élargie à toute souffrance :

« La souffrance, loin d'élever l'homme, ne fait que le remplir d'envie et de ressentiment »²⁹

²² J.M.G. Le Clezio, *La fièvre*, Paris, Gallimard, 1965, p. 29

²³ Robert Antelme, *L'espèce humaine*, Paris, Gallimard, 1978, p. 115

²⁴ Ibidem, p. 135

²⁵ Ibidem, p. 143

²⁶ Ibidem, p. 147

²⁷ Ibidem, p. 158

²⁸ Ibidem, pp. 197-198

²⁹ P. Declerck, *Les naufragés. Avec les clochards de Paris*, Paris, Plon, 2001, p. 219

Patrick Declerck évoque aussi la laideur et l'odeur. Devant la différence, devant les malheurs, nous aurions tendance à haïr :

« Certains [médecins] d'emblée se fourvoient. Sans se l'avouer, ils ne supportent pas les clochards, leur crasse, leur anomie [...] C'est qu'entre les représentations de l'homme et sa réalité, il y a l'odeur »³⁰

« Devant une telle accumulation de circonstances enchaînées où le sujet – comme écrasé par ce qui se présente faussement sous le masque de la fatalité – n'est plus, notre pensée se paralyse peu à peu. Notre affectivité épuisée désinvestit doucement. Lecteurs, nous passons à autre chose. Soignants, nous n'écoutons plus. Et la haine du patient, sournoisement, monte en nous »³¹

Ces réflexions semblent nous amener à un point de vue fort négatif sur l'homme, qui n'agit que selon ses tripes, en faisant passer sa douleur avant tout, en écrasant pour mieux assouvir sa soif de puissance et pour amuser une curiosité morbide.

Néanmoins, c'est face à l'adversité que les valeurs transparaissent le plus, que l'humanité montre sa force est ses limites. Nous sentons bien que des auteurs qui n'auraient pas continué de croire malgré tout en une certaine force des valeurs n'auraient pas écrit ces ouvrages. Dans *L'espèce humaine*, il y a des moments de solidarité et de partage, par exemple. Dans *La fièvre*, le caractère pathologique et cruel est mis en avant. En d'autres termes, même s'il semblerait qu'un rien déclenche des comportements inhumains, qu'ils peuvent surgir même sans raison, cela ne nie pas l'humanité, l'altruisme. Le simple fait de pointer ces moments de folie, d'inhumanité, comme pour les dénoncer, c'est affirmer l'importance de nos valeurs. Autant l'homme surprend par l'absurdité de sa violence, autant il surprend lors de sa résistance, de son attachement à ses valeurs, lors de situations difficiles.

4. Le rapport entre corps et volonté

Dans *L'espèce humaine*, nous avons d'ailleurs affaire à plusieurs cas de solidarité. La volonté d'aider l'autre existe, au détriment parfois de sa propre santé, de ses propres besoins corporels. Des comportements que l'on peut qualifier d'héroïques sont donc autant des possibles de l'homme que l'inverse. Nous allons voir qu'un tel comportement est d'autant plus difficile que la volonté et le corps sont intimement liés :

« Je tomberai ou je ne tomberai pas. Si je tombe, c'est le corps qui aura décidé. Moi, je ne sais pas. Ce que je sais, c'est que je ne peux plus marcher, et je marche »³²

Souvent, nous sommes confrontés à des discours volontaristes, qui prônent un dépassement de nos facultés corporelles par la volonté. Néanmoins, ici, il est difficile de dire si c'est la volonté ou le corps qui dépasse l'autre. Nous pouvons aller jusqu'à avancer que c'est la volonté qui se croit incapable de continuer, tandis que le corps continue de porter l'homme. Le corps est une limite, il impose la souffrance, mais il apparaît aussi comme la condition de possibilité de dépassement de cette dernière.

³⁰ P. Declerck, *Les naufragés. Avec les clochards de Paris*, Paris, Plon, 2001, p. 71

³¹ P. Declerck, *Les naufragés. Avec les clochards de Paris*, Paris, Plon, 2001, p. 133

³² Robert Antelme, *L'espèce humaine*, Paris, Gallimard, 1978, p. 247

Dans l'ouvrage de P. Declerck, nous sommes face à un cas qui suscite exactement les mêmes réflexions :

« [Mes jambes] tremblent et ont du mal à me porter [...] J'ai eu très peur face à un danger potentiellement mortel et imparable. J'ai atteint la limite entre la volonté de savoir et la conduite de risque »³³

Notons aussi que l'auteur relève un point très important concernant l'idée que le corps et la volonté s'entremêlent. Les deux sont interdépendants, et l'un peut dépasser l'autre, mais pas aller à l'encontre de ce dernier. Ainsi, il est très dangereux d'opposer la volonté au corps :

« [...] 'Je m'étais promis à moi-même de ne plus retoucher à ça [...] Je ne voulais pas me mesurer contre un adversaire, je voulais me mesurer pour moi tout seul' [plus loin, l'auteur écrit ceci:] à lutter contre soi même, on est sûr de perdre »³⁴

Il est ici plus difficile de trouver des citations ponctuelles dans l'œuvre de J.M.G. Le Clézio. Néanmoins, des considérations sur la corporéité et la volonté traversent tout son ouvrage. Dans *La fièvre* (pp. 9-60), on peut déduire que c'est un dysfonctionnement du corps qui conduit à un dysfonctionnement de la volonté (de la violence presque gratuite et des idées malsaines). Dans *Le jour où Beaumont fit connaissance avec sa douleur* (pp. 60-86), on a aussi affaire à des troubles de la volonté liés à la souffrance. En bref, ce que l'on peut souligner encore, c'est cet empiètement perpétuel entre le corps et la volonté.

5. la « liberté » du « non » à la vie

Nous pouvons maintenant nous demander si la volonté présentée ci-dessus peut prendre sa propre mort comme objet. Avec ce que nous venons d'examiner, nous avons un premier argument qui semble contredire cette idée : en effet, il paraît contradictoire que la volonté puisse aller à l'encontre d'un bien pour le corps, qui demande à se maintenir.

Envisageons cependant le cas du suicidaire. Celui-ci est illustré dans le chapitre *Martin* de *La fièvre* :

« 'Dieu, ô Dieu !' dit Martin '[...] Si tu es là, si c'est cela que tu veux, viens, prends ma vie ! Emporte-moi ! Emporte-moi ! »³⁵

Ce qui est paradoxal, c'est que dans le même ouvrage, dans le chapitre *Un jour de vieillesse* (pp. 203-240), on trouve l'affirmation, le « oui » à la vie, la résistance face à la mort, qui contraste la pure envie de mourir évoquée ci-dessus.

Avant de tenter quelque argument, continuons d'examiner les points de vue véhiculés dans les autres ouvrages. Dans *Les naufragés*, on peut lire ceci :

« Lui, le presque mort, n'avait plus rien à perdre [...] Il tenait sa vie et sa mort dans sa main, il était tout-puissant »³⁶

³³ P. Declerck, *Les naufragés. Avec les clochards de Paris*, Paris, Plon, 2001, p. 67

³⁴ P. Declerck, *Les naufragés. Avec les clochards de Paris*, Paris, Plon, 2001, pp. 177-178

³⁵ J.M.G. Le Clézio, *La fièvre*, Paris, Gallimard, 1965, p. 173

Néanmoins, cette phrase est aussi contrastée par les deux suivantes :

« Ne pas sombrer. Se raccrocher à des bribes identitaires. Être, tout de même. Exister en secret et malgré tout. Vieux trucs de naufragé. Se raidir. S'extraire. S'abstraire »³⁷

« Je ne l'ai vu qu'une fois [...] Il m'a raconté tout cela sans me connaître, sans rien attendre. Comme on grave ses initiales dans l'écorce d'un arbre. Pour qu'il reste tout de même, quelque part, une petite chose de soi »³⁸

Enfin, dans le livre de Robert Antelme, nous sommes face au même mouvement à première vue contradictoire :

« La mort va être aussitôt plus forte que lui [le SS] [...Nous n'avons] pas toujours absolument peur de mourir [...] moyen simple de s'en aller d'ici, tourner le dos, s'en foutre »³⁹

De même, en page 195, un « copain » dit qu'il faut accepter la mort, la choisir. Pourtant, on peut aussi lire ceci :

« Il ne faut pas mourir, c'est ici l'objectif véritable de la bataille. Parce que chaque mort est une victoire du SS »⁴⁰

« [...] acharnement à être [...] »⁴¹

Les auteurs se rejoignent tous sur deux points : l'homme peut décider de mettre un terme à sa vie, mais il vit aussi un acharnement à être, une perpétuelle affirmation de son existence.

Pour résoudre l'ambiguïté apparente, il faut se demander si l'homme qui décide de mettre fin à ses jours en a vraiment la volonté, si c'est une réelle expression de sa liberté, ou, au contraire, si ce n'est pas plutôt la traduction d'une fuite, d'un abandon.

Conclusion

Ce qui parcourt tous les thèmes, c'est l'idée que la fuite est un comportement pathologique de l'être humain. Le suicide, comme la folie, témoigne de l'envie de vivre dans un « ailleurs ». Nous avons vu que cette envie enfermait la personne ; la privait de monde et de projet. Ce mouvement, caractérisé par la fermeture (spatio-temporelle, psychique et sociale) rend à son tour compte d'un sentiment d'inadéquation, d'une rupture du lien.

Peut-être que les sentiments d'humiliation, de rejet ou de mépris précèdent cette rupture, mais peut-être est-ce l'inverse. Qu'on soit dans la démence parce qu'une frontière a été préalablement établie (par de l'inhumain, par le constat que nos valeurs sont fragiles) entre nous et autrui ou qu'on établisse une frontière à cause de notre folie – dans les deux cas donc

³⁶ P. Declerck, *Les naufragés. Avec les clochards de Paris*, Paris, Plon, 2001, p. 91

³⁷ P. Declerck, *Les naufragés. Avec les clochards de Paris*, Paris, Plon, 2001, p. 50

³⁸ P. Declerck, *Les naufragés. Avec les clochards de Paris*, Paris, Plon, 2001, p. 114

³⁹ Robert Antelme, *L'espèce humaine*, Paris, Gallimard, 1978, p. 99

⁴⁰ Robert Antelme, *L'espèce humaine*, Paris, Gallimard, 1978, p. 71

⁴¹ Robert Antelme, *L'espèce humaine*, Paris, Gallimard, 1978, p. 79

– on se retrouve enfermé et non libre. Ce qui peut apparaître comme un choix de la mort n'est en fait que la traduction en acte de la privation de liberté que le sujet vit, de son emprisonnement en lui-même.

Tout cela fait ressortir alors l'idée qu'il faut affirmer la vie, affirmer la liberté, ainsi que les valeurs. La liberté par rapport à la mort n'est dès lors plus celle de décider de quand nous allons mourir (et, dans la même logique, elle n'est pas non plus choix de se replier dans un 'ailleurs', puisque nous avons montré qu'il était enfermement). Elle est bien plutôt liberté d'affirmer nous-mêmes notre vie, notre déploiement, notre ouverture :

« Libres, c'est-à-dire avoir reconquis tous nos droits, pouvoir dire 'non' à tout ou 'oui' à tout, mais comme on le veut. C'est-à-dire avoir reconquis d'un coup un pouvoir que personne n'a le droit de limiter »⁴²

⁴² Robert Antelme, *L'espèce humaine*, Paris, Gallimard, 1978, p. 304

Annexes

Il m'a été difficile de choisir les citations qui me semblaient les plus représentatives des différentes pensées des auteurs, c'est pourquoi j'ai répertorié ci-dessous, par auteur et par thèmes, toutes les citations qui auraient pu illustrer mes propos. Dans la plupart des cas, les citations sont explicitement liées au thème choisi. Dans les autres cas, j'y joins une brève explication.

L'absence, une sorte de folie

P. Declerck, *Les naufragés. Avec les clochards de Paris*, Paris, Plon, 2001

Cette œuvre développe très longuement le phénomène que j'ai appelé « absence » et concerne d'ailleurs principalement ce dernier. Ce n'est pas pour rien qu'on parle de « **naufragés** », de perdus. Evoquons aussi le mot « **désorienté** », qui suggère la folie.

Dans la plupart des citations de l'ouvrage de P. Declerck, l'auteur insiste principalement sur une sorte de confusion spatio-temporelle, d'inadéquation, de vécu dans un « ailleurs », voire dans une sorte de néant. On en a de très belles illustrations dans les extraits suivants :

« On dort mal, dans la rue [...] Après quelques jours, tout se brouille : jours, nuits, heures, dates. La confusion s'installe, qui sert aussi à protéger le sujet d'une lucidité qui ne saurait être que terrifiante »⁴³

« L'immense majorité des personnes hébergées au centre d'accueil de Nanterre ne peut survivre qu'à l'abri d'une institution comme celle-ci. Ils ne sont plus nulle part »⁴⁴

« [Dans ce compte-rendu], il ne reste presque rien des confusions de temps, d'espace et de rôles qui caractérisent le fonctionnement de Paul : rendez-vous manqués, erreurs sur les jours, les heures, les personnes, etc. »⁴⁵

« D'abord, il devait être fin soûl, Raymond. Désorienté, errant, paumé »⁴⁶

« Conscient, ce serait assez horrible. Dans les faits, Raymond s'en fichait déjà. Voyageur en partance, tout cela ne le concernait déjà plus tout à fait. Epilogue. Appendice. Annexe. Ennui... »⁴⁷

Le rêve et le recours aux psychotropes sont d'excellents exemples pour appuyer la thèse de l'auteur.

« Fumées... Je leur fais donner un bon de repas. Un chacun. Au moins ça. Et je les laisse à leur rêve comme on lâche la main d'un noyé »⁴⁸

Ici, on devine déjà la pensée de l'auteur. Il sait que ses patients sont désorientés, s'enferment dans leurs rêves, dans leur « brouillard interne ».

« Cela se retrouve, par ailleurs, très fréquemment dans les troubles de pensée de l'alcoolique qui 'boit pour oublier'. Ce qu'il tente d'oublier alors par-dessus tout, c'est justement le fait qu'il ne peut plus penser. La pensée est une échappée du sujet, une voie de salut devant l'ipséité du réel. La rumination, en revanche, n'est qu'enfermement. Le sujet condamné ne peut plus en dépasser l'horizon » « Pour tout

⁴³ P. Declerck, *Les naufragés. Avec les clochards de Paris*, Paris, Plon, 2001, p. 27

⁴⁴ Ibidem, p. 93

⁴⁵ Ibidem, p. 157

⁴⁶ Ibidem, p. 279

⁴⁷ Ibidem, p. 281

⁴⁸ Ibidem, p. 85

dire, il n'est plus qu'un cadavre. C'est ainsi qu'il se voit. C'est ainsi qu'il se sent. Il est, au fond, déjà mort. Et c'est ce fantôme qui poursuivra sa vie misérable de mort-vivant »⁴⁹

Cette dernière considération de l'auteur témoigne de l'enfermement et du côté pathologique du comportement. A être en-dehors du réel, on ne peut plus avancer, plus projeter. On est réduit à un point dans l'espace et dans le temps. L'enfermement dans le passé, à cause du ressassement compulsif d'un traumatisme, est un cas particulier de cette anomalie.

« Eh oui, sales souvenirs tout de même, eh voilà ce que c'est d'avoir un peu trop de mémoire, où il y a de la rancune, de la culpabilité, du regret, du lourd chagrin... Comme un bagnard traînant un fardeau, un boulet relié à une chaîne en ferraille enroulée autour de la cheville »

Plus loin, l'auteur conclut à partir de ce discours :

« Ressassement compulsif et infini des mêmes représentations figées »⁵⁰ (d'un traumatisme)

La citation présentée ci-dessous insiste sur le caractère du sentiment d'inadéquation de l'individu désocialisé. J'ai retiré cette dernière principalement pour souligner cette sensation de ne pas être à sa place.

« Les joies de la normalité, les grandeurs de la pleine citoyenneté. Il a tenu un mois et demi, puis il a fichu le camp, honteux, battu, écrasé. Il est reparti vers son pinard, ses soûleries, ses délires et sa mort. Un mois et demi de dignité normopathique. C'est que la dignité, c'est un peu comme l'opéra. C'est grand. C'est beau. Mais c'est souvent triste. Un peu emmerdant aussi, à la longue. Faut aimer, quoi... »⁵¹

Enfin, pour conclure sur l'absence et insister sur cette notion de « repli ponctuel » que j'ai évoquée plus haut :

« Le sujet, dépossédé de son passé, est vide. Excentré par rapport à sa propre vie, il n'en est plus que le spectateur myope et impuissant. Il est sans passé, sans avenir et sans projet [...] Le sujet, psychologiquement, n'occupe plus que le point de l'instant, cet atome de réel entouré de néant. Cette forme particulière de rapport à la réalité condamne à l'impossibilité de penser. L'atome de temps ne se pense pas puisqu'il ne saurait prendre son sens qu'au regard du passé et du futur. L'instant bête et muet s'auto sidère sans fin. Le néant est irréprésentable et le discours de la rupture fait écran à cette béance »⁵²

Robert Antelme, *L'espèce humaine*, Paris, Gallimard, 1978

Chez Robert Antelme, on retrouve aussi ce sentiment d'absence lié à l'humiliation.

« Je ne suis ni ici, ni chez moi, ni devant la fosse, ni dans le sommeil, tous les lieux sont imaginaires. Je ne suis nulle part »⁵³

J.M.G. Le Clezio, *La fièvre*, Paris, Gallimard, 1965

Dans le cas du livre Le Clezio, nous sommes sans cesse confrontés à des cas d'absence, de folie, de fièvre. Ainsi, nous pouvons reprendre d'une manière non exhaustive différents passages. Il décrit notamment dans *L'homme qui marche* (pp. 108-131) combien une vie peut-être vide, et comment on peut être absent à soi-même au lieu de s'accomplir. On peut

⁴⁹ Ibidem, p. 206

⁵⁰ P. Declerck, *Les naufragés. Avec les clochards de Paris*, Paris, Plon, 2001, pp. 200, 204

⁵¹ Ibidem, p. 273

⁵² Ibidem, pp. 300-301

⁵³ Robert Antelme, *L'espèce humaine*, Paris, Gallimard, 1978, p. 260

marcher, avancer, sans s'accomplir. Dans *Martin* (pp. 132-173), il nous raconte l'histoire d'un enfant fort mystique, qui vit dans une sorte de retrait du monde, dans un état de transe, et corollairement, dans un sentiment d'inadéquation :

« L'état de transe est un état quasi normal chez l'être humain ; il suffit de très peu de choses pour le provoquer. Un rien, un peu d'alcool dans le sang, un peu de drogue, l'excès d'oxygène, la colère, la fatigue [...] Au moment x de l'extase, le saint et l'intoxiqué sont au même endroit. Ils habitent le même paradis vide et terrifiant »⁵⁴

La fragilité des valeurs humaines

Robert Antelme, *L'espèce humaine*, Paris, Gallimard, 1978

L'auteur insiste surtout sur le peu de solidarité dans les camps de concentration. Les hommes qui ont faim procèdent selon l'adage du « chacun pour soi » : ils attaquent, volent, et rarement partagent, même avec leurs amis. Il semble qu'un rien peut ébranler les valeurs humaines, la simple « laideur » peut apparaître comme un motif pour mépriser, humilier, écraser. On voit aussi avec le cas de Fritz qu'il n'y a pas besoin de haine ou de colère pour frapper. Certains le font par obéissance. D'autres, pour s'amuser et se défouler. Souvent, sans vraiment se poser de question sur ce qu'ils sont en train de faire.

« Demain, on ne se dira peut-être même pas bonjour »⁵⁵

« Maintenant, elle me regardait de temps en temps de côté. Elle ne pouvait plus me tolérer. Je pesais sur elle, je la décomposais »⁵⁶

« C'était le mouvement même du mépris – la plaie du monde – [...] Nous donnions à l'humanité méprisante les moyens de se dévoiler complètement »⁵⁷

« Les copains avaient regardé Félix d'abord avec étonnement, puis avec haine à cause de ces cuisses, à cause de ces patates qu'il planquait entre la paillasse et le montant de son lit »⁵⁸

« [Fritz] pouvait toujours frapper un coup de plus. On ne connaissait pas ses limites, parce qu'on ne lui connaissait pas de colère »⁵⁹

« Eux en sont au point où l'on attaque pour manger [...] et nous, nous sommes au point où il est inimaginable que l'on puisse partager de la nourriture avec un autre qu'avec un copain du wagon »⁶⁰

L'humiliation, la cruauté (ou l'homme comme être inhumain)

Robert Antelme, *L'espèce humaine*, Paris, Gallimard, 1978

La phrase suivante explicite surtout le fait que l'humiliation et le mépris sont des comportements extrêmement cruels, puisqu'ils suscitent l'horreur dans sa plus grande certitude. Elle renforce aussi l'idée que j'ai développée concernant la fragilité des valeurs humaines (en page 8) : certes, l'homme est capable du pire, du plus absurde, mais aussi d'actes « héroïques », altruistes, même dans la plus grande adversité.

⁵⁴ J.M.G. Le Clezio, *La fièvre*, Paris, Gallimard, 1965, p. 147

⁵⁵ Robert Antelme, *L'espèce humaine*, Paris, Gallimard, 1978, p. 49

⁵⁶ Ibidem, p. 55

⁵⁷ Ibidem, p. 56

⁵⁸ Ibidem, p. 191

⁵⁹ Ibidem, p. 193

⁶⁰ Ibidem, p. 289

« C'est ici qu'on aura connu les estimes les plus entières et les mépris les plus définitifs, l'amour de l'homme et l'horreur de lui dans une certitude plus totale que jamais ailleurs »⁶¹

Le rapport entre corps et volonté

P. Declerck, *Les naufragés. Avec les clochards de Paris*, Paris, Plon, 2001

« On parle de choix, on cherche du côté de la volonté. On se construit toute une métaphysique du dynamisme et du découragement. Si bien qu'on en vient doucement – et c'était le but – à banaliser l'horreur, à annuler l'angoisse »⁶²

Cette citation illustre simplement le fait que la situation des clochards est due aussi à des dommages corporels et psychiques, à des traumatismes. La volonté (comme l'existence corporelle) sont restreints par ces biais.

La « liberté » du « non » à la vie

Robert Antelme, *L'espèce humaine*, Paris, Gallimard, 1978

La citation ci-dessous illustre les points de vue développés dans le corps du travail. Il y a acharnement à vivre. L'homme ne peut choisir sa mort, et en général, il y résiste. Mais ce qu'il semble combattre par-dessus tout, c'est qu'un autre homme la décide à sa place...

« Sans cesse nié, on est encore là »⁶³

⁶¹ Robert Antelme, *L'espèce humaine*, Paris, Gallimard, 1978, p. 93

⁶² P. Declerck, *Les naufragés. Avec les clochards de Paris*, Paris, Plon, 2001, p. 21

⁶³ Robert Antelme, *L'espèce humaine*, Paris, Gallimard, 1978, p. 57